

L'été fait ses adieux. L'automne souffle son haleine fraîche. Déjà, bouleaux et trembles rient jaune. Ce matin, mes pas laissent des traces sur l'herbe givrée de la dune. L'air frisquet me réveille complètement.

Je descends la dune jusqu'à la plage, cachée par un épais brouillard. Je ne vois rien. Même pas Jack à quelques mètres. J'éprouve la sensation de marcher dans un nuage. Tout semble mystérieux.

Le vent se lève. La brume danse sur la plage, court dans tous les sens. Le chapelet d'îles émerge lentement du brouillard dispersé. Bientôt, la beauté de la mer remplit mes yeux.

J'entends des cris sourds. Un, deux, trois... des centaines de «kâlonk... kâlonk... kâlonk...» parviennent à mes oreilles. Mon regard embrasse le ciel.

– Jack, regarde!

Sensible à mon excitation, il aboie avec entrain. Des outardes approchent en formation. Elles passent au-dessus de nous, volent vers la mer et les îles. Mes bras, découpant l'espace, les saluent.

– Bon voyage! Bon voyage! Revenez-nous au printemps.

D'autres outardes arrivent. Elles noircissent le ciel. Impossible de les compter.

Assis sur un tronc écorcé, j'admire l'impressionnant vol de mes «amies les ailes». La joie que je ressens me fait sourire. Je réchauffe mes mains dans le pelage de Jack qui essuie le sable de sa queue.

– Qu'est-ce que t'en dis, mon Jack? C'est beau, hein!

Il me répond de deux coups de langue sur les joues. J'appuie ma tête contre la sienne.

– T’es un bon chien, Jack! Toi et moi, on fait une bonne équipe.

Soudainement, il jappe. Son museau pointe vers la falaise de la baie des coquillages. Il s’élançe, s’arrête, jappe de nouveau avec insistance.

Étonné, je porte mon regard vers la paroi rocheuse. Je vois... je ne sais pas. J’ai l’impression d’avoir vu... quoi au juste? C’est bizarre. Comme une ombre géante. J’ignore ce que ça peut être. Ce fut trop rapide.

Jambes au cou, je cours vers le massif. Hélas, la marée haute me barre le passage. L’ombre n’est plus. Longtemps, je reste là, les yeux cloués sur le faîte de la falaise...

Mon nom, porté par le vent, détourne mon attention. J’aperçois Lucie qui dévale la dune et me rejoint.

– Qu’est-ce que tu regardes?

– Je ne sais pas; j’ai vu une chose étrange.

- Étrange?
- Comme une ombre géante qui est descendue derrière la falaise.
- Un avion?
- Non, je l’aurais entendu.
- Une outarde, alors?
- Non, c’était beaucoup plus gros.
- Allons voir.
- Impossible. J’ai essayé. Il faudra attendre la marée basse.
- Viens, nous chercherons dans mes livres.
- Je préfère rester. La chose peut revenir.
- C’était peut-être une illusion d’optique.
- Jack l’a vue. Il a jappé. S’il pouvait parler, il te le dirait. Pas vrai, mon beau Jack?
- Wouf... wouf...

J’hésite à quitter la plage. La persévérance de Lucie triomphe finalement de mon ambivalence. Je l’accompagne chez elle. Nous nous préparons un chocolat chaud et, calés dans un fauteuil, feuilletons son encyclopédie sur les oiseaux.

J'apprends que le balbuzard est le plus petit des aigles de notre région. Je découvre que l'albatros se classe au premier rang pour l'envergure de ses ailes, suivi de peu par le condor. Ces informations me confirment que l'ombre aperçue ne peut être un oiseau. D'ailleurs, l'albatros vit dans les régions australes et le condor dans la cordillère des Andes.

De plus, ce que j'ai vu m'a semblé plus volumineux. Ça oui! Mais quoi? Mystère. Ai-je été victime d'une hallucination, comme Lucie l'a mentionné? Le brouillard, comme les mirages dans le désert, joue parfois de vilains tours. Dans ce cas, pourquoi Jack a-t-il jappé? Je termine l'exploration de l'encyclopédie, toujours aussi confus.

La marée basse libère enfin le passage le long de la falaise. Nous enfilons en vitesse nos bottes en caoutchouc et, à bout de souffle, parvenons à la baie des coquillages. Nous arpentons le littoral en tous sens sans trouver ce que nous cherchons.

— C'était peut-être un cerf-volant qui a piqué du nez?

— Non. C'était plus gros. Je t'assure. Ça m'a surpris. C'était... inhabituel. Mais je ne peux l'expliquer ni le décrire. Je te le jure. Il faut me croire.

— Je te crois. Cette chose bizarre est probablement tombée sur la falaise et non dans la baie.

— Mais oui!

— Peut-être un ballon à la dérive?

— Un ballon?

— Oui. Un ballon gonflé à l'hélium. Ceux utilisés pour les expériences scientifiques. Demain nous irons sur la falaise.

— Dommage que ce ne soit pas le matin, nous pourrions nous y rendre tout de suite.

— D'ici là, ramassons des coquillages.

Lucie me fait un clin d'œil que je lui retourne. Sans plus attendre, nous récoltons les plus beaux spécimens. De temps à autre, je lance un regard furtif vers le ciel, espérant le retour de la chose inconnue.

Les poches alourdies d'écailles de moules, nous rebroussons chemin. Parvenus au cabanon, j'insère une petite mèche à l'ex-

trémité de la perceuse électrique de mon père. Puis, je perfore un trou mince à travers chacune des coquilles que Lucie enfile sur un lacet de cuir.

– Ça fait de jolis bracelets.

Ce disant, elle attache autour de son poignet les bracelets sertis de coquilles de moules. Ses pieds tambourinent sur le sol. Ses bras suivent la cadence. Les coquillages s'entrechoquent au rythme des gestes saccadés de ses mains. Le visage de Lucie rayonne de plaisir.

Elle virevolte, tape des mains au-dessus de sa tête. Tout son corps s'anime. Les coquillages secoués sonnent encore plus. Le rythme m'entraîne. Je frappe sur une casserole avec une baguette de bois. La cadence augmente... toujours plus.

Nos rires fusent. Lucie bouge de la tête... roule des hanches. Elle tourne autour de moi et moi autour d'elle. Bras étendus, elle simule le vol des outardes. J'imité leurs cris.

Nous nous trémoussons à cœur joie. Tellement que le cabanon ne peut contenir notre exubérance.

Nous poursuivons la danse dehors, sous l'œil interrogateur de Jack. Nous inventons d'autres chorégraphies et tournons sur nous-mêmes... de plus en plus vite. Le vertige nous couche au sol. Des milliers d'étoiles scintillent alors que nous écoutons le silence...

— À quoi tu penses?

— À demain.

— Moi aussi.

— Nous partirons tôt. J'irai te chercher.

— Je ne suis jamais allée sur la falaise.

— Moi non plus.

— Simon! avertit ma mère de la galerie, le souper est prêt.

— J'arrive!

— Merci pour cette belle journée, me lance Lucie tout sourire.

— On s'est bien amusés. Lucie, j'aimerais que tu gardes le secret sur ce qui s'est passé aujourd'hui.



- Tu veux dire pour la chose étrange?
- Oui. Jusqu'à ce qu'on élucide l'énigme. On ne sait jamais, je... je ne voudrais pas que l'on se moque de moi. Promis?
- Promis. Croix sur mon cœur.
- À demain.
- Je t'attendrai...

Je ne parviens pas à dormir. Les images du brouillard, de la falaise et de l'ombre géante défilent continuellement dans ma tête. J'ai beau changer de position, elles reviennent toujours. Comme des maringouins achalants. Au moins, les maringouins, on peut les écraser. Mais avec des images, il n'y a rien à faire.